

SE VEND
à la Librairie républicaine
DE GUSTAVE HAVARD,
rue des Mathurins-S-Jacques, 24.

RÉDACTEURS :
L. BARRÉ. — J. VAUMALE.

LE PILORI.

Le PILORI paraît les Jours et
Dimanche de chaque semaine.

Abonnements.

Un mois 0 fr. 45 c.
Trois mois 1 25

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé (FRANC) à l'éditeur GUSTAVE HAVARD. — Les manuscrits déposés ne seront pas rendus.

La Vérité rien que la Vérité.

SOMMAIRE.

L'ancien pilori des Innocents. — Le nouveau pilori. — Première exposition. — M. Thiers. — Ingratitude. — Intrigues et roueries. — Plagiat et falsification de l'histoire. — Mensonges. — Dilapidation des deniers publics. — Haine de la République. — Conclusion. — Chemin du pilori.

L'Ancien pilori des Innocents.

Peuple! tu n'es pas une créature d'un jour. Ton existence ne se borne pas à la génération présente, au moment qui naît et qui fuit. — C'est de toi qu'il a été dit : « Nous avons été nos pères, et nous serons nos enfants. » — Tu gardes donc la mémoire du passé, comme tu as la prévision de l'avenir!

Eh bien! peuple de Paris, tu dois voir encore, dans ta pensée, ta cité chérie telle qu'elle fut autrefois, — moins pompeuse qu'aujourd'hui, moins régulière, mais plus pittoresque, plus vivante et parlante en quelque sorte. Alors chaque édifice était un monument, c'est-à-dire un avertissement, un souvenir. — Combien de ces bâtiments du vieux Paris ont été fondés sur les débris de tes chaumières, cimentés de tes sueurs et de ton sang! combien ont été consacrés par tes souffrances de martyr!

Citoyens! apercevez-vous vers le bas de la rue Saint-Denis, à l'entrée du cimetière ou charnier, aujourd'hui marché des Innocents, une petite bâtisse isolée, octogone, à porte basse, aux fenêtres étroites et grillées, surmontée d'une sorte de tourelle à jour assez bizarre dans sa forme? — C'était le pilori ou *pilori* des Halles, le *pilori* des Innocents. — Appellation d'une effrayante vérité! — Le hasard seul a-t-il créé le rapprochement d'où elle est née? — Non, certes; de pareils noms sont providentiels. Là souffrirent bien des victimes de la prétendue justice de l'époque; — là gémissaient bien des innocents, — vos pères, ô citoyens! — c'est-à-dire vous-mêmes (1).

En ce temps-là, du reste, tous les lieux destinés aux supplices étaient justement appelés *Martroy*, place du Martyre.

Revenons à la rue Saint-Denis.

Un manant, comme on disait alors, avait-il tué le lièvre qui mangeait ses choux ou fermé la porte de sa cabane au seigneur qui convoitait sa fille, — vite au pilori! — Un manant ne pouvait-il satisfaire au fisc; la vente de son grabat n'avait-elle payé que la moitié de la taille, — au pilori! — Sa chaumière, brûlée par les gens de guerre, le laissait-elle sans asile, — au pilori, le vagabond! — La fille du manant, éblouie par quelque séducteur titré, portait-elle les marques d'une faiblesse, — au pilori, la malheureuse! — Sorciers, blasphémateurs, écrivains hérétiques ou séditeux, la science et la presse d'alors, — au pilori, au pilori!

Aujourd'hui, l'on ne va plus au pilori pour tout cela. — Nous avons autre chose.

Alors le manant, la pauvre femme étaient hisses jusque dans la tourelle; là on leur faisait passer la tête par une lucarne, les pieds et les mains dans quatre entraves; puis, au moyen d'un manège placé au rez-de-chaussée, toute la machine tournait sur elle-même, de manière à présenter



alternativement à tous les vents du ciel la figure des malheureux suppliciés.

Les voyez-vous, ces pauvres faces humaines, les yeux hagards et injectés de sang, les lèvres bleues, les joues pâles, tous les traits décomposés par le vertige, passer et repasser sans cesse sous les flèches du soleil ou sous les balles de la grêle? — Placé dans une espèce de tribune, le bourreau lit d'une voix rauque les méfaits et l'arrêt des condamnés. — Quelques bourgeois oisifs, enveloppés de leurs bons manteaux ou abrités sous leurs chapeaux à larges bords, se groupent au pied de l'édifice. Ils se repaissent d'un si beau spectacle, aspirent avidement l'argot judiciaire, et bénissent messeigneurs du Parlement, qui, si bien et fermement, assurent le repos de la bonne ville et la justice du roi.

LE NOUVEAU PILORI.

Cet instrument d'une justice menteuse et vénale que nous venons de reconstruire par la pensée, nous voulons le purifier aujourd'hui en l'employant à un usage saint. Que, dans un sens tout moral et seulement comme emblème, l'image de ce supplice soit appliquée aux ennemis du peuple, aux mauvais serviteurs de la patrie, à ceux mêmes que leurs antécédents proclament comme des hommes dangereux pour le salut de la république.

Attâchons donc au saint pilori de la justice populaire, *pilorisons* (qu'on nous passe le barbarisme) non-seulement les traîtres, les concussionnaires, les lâches, mais aussi les intrigants, les ambitieux, les incapables, les dévoués suspects, tardifs ou mobiles, les accapareurs de places ou de popularité. Punissons-les, et surtout épouvantons-les par ce supplice, ou par la menace suspendue sur leurs têtes. Certes, nous ne prétendons pas distribuer l'infamie et la clouer sur les fronts. Nous ne voulons infliger que le blâme : c'est ainsi que le peuple appelle encore l'exposition en

vertu d'un jugement. *Pilorer*, pour nous, c'est signaler, non point aux réactions, à la haine, au mépris, mais seulement à la méfiance publique.

Nous ne disons point que la vie privée est murée pour nous. C'est là un axiome devenu banal et faux dans sa trop grande généralité. Il y a dans toute vie privée une part qui se rattache directement à la vie publique et politique. Tout citoyen a le droit de demander à un fonctionnaire : « Comment donc faites-vous pour économiser ou pour dissiper chaque année le double de ce je vous paye? »

En un mot, tout ce qui devient un scandale tombe dans le domaine public. Battez-vous dans la maison, soit; mais que le bruit n'arrive point dans la rue, car, de droit, il sera interprété par tous les passants.

Il y a comme cela une vingtaine de propositions - parapluies, proclamées dans les chambres dynastiques : *chacun chez soi, chacun son droit; respect aux droits acquis* (bien ou mal); *nous devons au peuple des lois et non du travail et du pain*, etc., etc.; contre-vérités dont le pilori fera justice en temps et lieu, dans la personne de leurs inventeurs.

Première exposition.

M. THIERS.

Ab Jove principium; à tout seigneur, tout honneur. Etudiez dans la vignette cette petite figure grimaçante où la malignité rieuse du singe se mêle à l'astuce réfléchie du renard, le tout voilé d'une paire de lunettes, qui sans doute n'a pas été prise uniquement pour soulager l'organe affaibli. Les lunettes ressemblent au langage : elles ont été inventées pour cacher la pensée. Dans la lucarne où le place notre Némésis, on voit à peu près de sa petite personne tout ce qu'il en montre ordinairement à la tribune : la figure et les mains.

Les spectateurs y perdent sa petite taille assez bien prise quoique tournant un peu à l'obésité et sa jambe bien faite et son pied léger. Ici surtout, les entraves nous privent absolument de ses gestes rapides, pleins d'expression et d'originalité.

Mais comment ce joli petit homme, qui a l'air au fond de ne point manquer d'esprit et de savoir-vivre, s'est-il rendu digne de comparaitre étrangement, devant si nombreuse compagnie? Comment surtout a-t-il eu la maladresse de se laisser surprendre... par les événements?

C'est ce que va nous apprendre le fonctionnaire chargé de lui lire son arrêt et de l'exécuter, le bourreau lui-même puisqu'il faut l'appeler par son nom.

ARRÊT.

Louis-Adolphe THIERS, né à Marseille le 26 germinal an V (16 avril 1797), est condamné à l'exposition publique et à la flétrissure... morale, comme s'étant rendu coupable des délits ci-après énoncés :

INGRATITUDE.

Ceci est un vice de naissance, un vice du cœur; l'ex-ministre a prouvé, dès le début de sa carrière, à quel point il était dominé par le besoin de ruiner ou au moins d'amoindrir tous les hommes qui ont coopéré à sa fortune. Oublier ses bienfaiteurs, ce n'est qu'ingratitude passive, tort bien commun;

(1) Ce nom fut matériellement donné au cimetière, à cause du voisinage de la chapelle des SAINTS INNOCENTS; mais l'allusion morale subsiste.

les hair et leur nuire, c'est l'ingratitude active : c'est le crime le plus antisocial, puisqu'il discrédite le bienfait. Manuel facilite l'entrée des salons au jeune ambitieux en l'introduisant chez Laffitte, et bientôt après Thiers combat la réélection de Manuel. — Laffitte à son tour initie le futur ministre aux finances et à la politique, le place au *Constitutionnel*, le recommande à M. Louis, lequel le fait entrer au conseil d'Etat ; et plus tard, lors de la retraite de Laffitte, l'obligé se tourne contre le bienfaiteur et l'attaque avec la dernière violence. — Un libraire allemand, nommé Schubart, s'engage du jeune écrivain, le soutient dans ses premières épreuves, parle de lui au millionnaire Cotta de Francfort, et celui-ci fait à l'écrivain, alors bien pauvre, le cadeau magnifique d'une action du *Constitutionnel* : il règne cependant quelque obscurité sur ce fait et l'on ne sait point trop s'il y eut cadeau, récompense d'une négociation ou toute autre chose. Quoi qu'il en soit, la cause primitive de cette aubaine, Schubart retournait quelque temps après en Allemagne, certain d'avoir mal placé ses affections, et y mourait bientôt de chagrin et de misère. — En 1850, l'imprimeur Mie offrit généreusement ses presses au *National*, pour remplacer celles qui avaient été brisées par la police ; le rédacteur du *National*, devenu ministre, mit sous les scellés, le 13 avril 1854, les presses de M. Mie. — Enfin M. Thiers se montra ingrat envers l'opposition qui l'avait admis dans ses rangs, envers la nation qui s'était engouée de lui et qu'il a trahie. Partout il semble agir systématiquement, comme ces fanatiques voyageurs de l'Inde, qui, admis à une table hospitalière, y apaisent leur faim, et avant de partir empoisonnent tous les mets destinés à leurs hôtes.

INTRIGUES ET ROUERIE.

Le premier succès de Thiers est dû à une rouerie peu coupable à la vérité, véritable espionnerie d'écolier, mais qui révèle le caractère de l'homme. S'apercevant que son premier mémoire sur Vauvenargues (1) avait été froidement accueilli par l'Académie d'Aix, comme étant une œuvre de province, il envoie un second mémoire à Paris, afin que les académiciens le reçoivent de ce centre de lumières ; ce n° 2 obtient le prix ; le n° 1 n'a que l'accessit : puis le lauréat dévoile toute la ruse et persifle les académiciens par-dessus le marché. C'est là peu de chose en effet ; mais les escamotages deviennent plus graves quand en s'en sert pour arriver au conseil d'Etat, puis à la chambre des députés. C'est une rouerie coupable que celle d'encourager l'émeute au sac de l'archevêché, afin de la détourner du palais royal. Mais une intrigue et une rouerie vraiment criminelles aux yeux de la loi, si la loi n'était muette pour les ministres, c'est d'acheter un million la trahison qui livre la duchesse de Berry à la haine de son royal cousin, de soustraire ensuite cette auguste conspiratrice à la justice du pays et de supprimer ses papiers parce qu'ils compromettaient les agitateurs carlistes.

Quant au rétablissement de la statue de Napoléon sur la colonne d'Austerlitz ; quant au retour des cendres de l'empereur : ce ne sont là que des traits de charlatanisme, de l'habileté gouvernementale. — Passons.

PLAGIAT ET FALSIFICATION DE L'HISTOIRE.

Comme écrivain, notre homme n'a rien produit qui lui appartienne en propre. Son œuvre la plus vantée, sa *Notice sur Law*, est tout entière dans l'*Histoire de la Régence* de Marmontel. Le plan de l'*Histoire de la Révolution* a été conçu par Félix Bodin, qui, dans un moment d'expansion, se l'est laissé... emprunter. Il n'y a d'invention là-dedans qu'un grand nombre de faits controuvés et formellement contredits par le *Moniteur*. Enfin l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, compilation indigeste, faite avec les ciseaux d'une demi-douzaine d'écoliers, d'un style excessivement faible et incorrect dans tout ce qui n'est pas d'emprunt, n'a de lisible que le récit des campagnes d'Italie copié sur les dictées de l'empereur à Saint-Hélène et sur les travaux de Jomini. Ce livre est, d'ailleurs,

tellement plein de faits, de dates, de noms inexacts ou mis hors de leur place, qu'une édition de Bruxelles, dans laquelle on a essayé de rectifier ces erreurs, est chargée de trois ou quatre notes à chaque bas de page. M. Thiers est écrivain comme il est orateur : loquace, lucide à la surface seulement, intrépide à développer longuement ce qu'il ignore, et confondant volontiers ensemble le soir deux ou trois faits qu'il s'est fait seriner le matin par son secrétaire.

MENSONGE.

C'est le péché mignon des diplomates et des ministres. A leur point de vue, peut-être le mensonge a-t-il du bon, mais il n'en faut point abuser. Dès son début en politique, nous voyons notre petit bonhomme d'Etat, méritant le sobriquet de *Machiavel-ciron* comme il s'est fait donner depuis celui de *Mirabeau-mouche*, nous le voyons, disons-nous, conduire chez le duc d'Orléans les patriotes réunis au *National*, en leur faisant croire que le prince les a demandés. — Grand embarras pour le futur monarque, qui ne sait ce qu'on lui veut, comme pour les visiteurs, qui se voient mystifiés ! Mais l'adroit Figaro est parvenu à se poser en entremetteur politique. — C'est tout l'honneur auquel il aspirait. — Nous le voyons ensuite placardant sur les murs une affiche en réponse au pamphlet : *Plus de Bourbons !* affiche dans laquelle il dit que le duc d'Orléans est un *Valois* et qu'il n'a jamais porté les armes contre la France. — A la tribune, M. Thiers refait chaque jour l'histoire et la carte de l'Europe, selon le besoin de sa thèse. — Il place la frontière de Pologne à quatre cents lieues du Rhin et Madrid aux portes de Paris. — Aujourd'hui nous avons cinq cent mille hommes sous les armes ; demain notre faiblesse nous commande la paix à tout prix. — Montrez-moi donc un carliste, s'écrie-t-il un jour. — Pour conduire la duchesse de Berry à Paris, donnez-moi quatre-vingt mille hommes d'escorte, dit-il quelques mois après. — Complice du mensonge de la victoire des Polonais, le jour de la revue, il l'est également de cet autre mensonge de Sébastiani : *L'ordre règne à Varsovie !* — Le Directoire était un gouvernement de pourris, selon son livre ; les directeurs étaient d'honnêtes gens, selon sa parole à la tribune. — Une assemblée un peu moins benévole que n'était l'ex-chambre, reconnaîtrait à ces contradictions le mensonge effronté.

Mais pour elle ce n'étaient là que gentilleses, paradoxes adroits, tours de force et d'équilibre oratoire. Puis, qu'est-ce que le mensonge ? — Une chose fautive, dite dans l'intention de tromper. Ici l'orateur ne trompait personne ; l'auditoire savait fort bien à quoi s'en tenir : il voulait seulement qu'on parlât, pour dire aux électeurs comment leur député avait été persuadé. — Or, de parler M. Thiers ne se fit jamais faute.

DILAPIDATION DES DENIERS PUBLICS.

En théorie comme en pratique, notre homme d'Etat s'est toujours montré fort léger pour ce qui concerne l'argent d'autrui. On a déjà parlé de l'origine de sa fortune. Après 1850, il reçoit 30,000 francs comme conseiller d'Etat, et y fait ajouter, dit-on, par Casimir Périer, 24,000 francs pris sur les fonds secrets. Il milite pour que la liste civile soit portée à 18 millions, et fait payer provisoirement sur ce taux : la différence n'a jamais été rendue, non plus que le droit de commission... s'il y en a eu. Il demande et obtient pour travaux publics 100 millions, sur l'emploi desquels il a couru mille bruits. — Des piédestaux de granit et autres travaux sont donnés sans adjudication, mais non peut-être sans pot-de-vin. Le fameux vaisseau de l'Etat en carton peint vient couronner toutes ces opérations financières. — Il a été tenu sur tous ces points des propos fâcheux pour l'honneur du ministre : des faits même ont été articulés, imprimés dans les journaux. L'inculpé n'a daigné faire ni une réponse catégorique, ni un procès en diffamation. Il n'y a donc de ce chef aucune condamnation prononcée ; l'inculpé est mis au *pilori* pour des faits beaucoup moins douteux (*).

(1) En parcourant les écrits de ce philosophe, les yeux de M. Thiers ont dû tomber quelquefois sur cette maxime : les grands pensent viennent du cœur. Il ne paraît guère avoir profité de la leçon.

(*) On pourrait cependant interroger de nouveau le condamné pour apprendre la vérité sur l'anecdote suivante. — Le jeune ministre sentait le besoin d'avoir un beau-père en position de s'enrichir avec lui par certaines combinaisons télégraphiques et autres. La recette gé-

SANG RÉPANDU. — HAINE DE LA RÉPUBLIQUE.

Le sang tache toujours ; non celui qu'on verse dans une défense légitime, mais celui que l'on fait répandre en excitant à la guerre civile et en exagérant la répression du désordre. M. Thiers effacera difficilement les stigmates du sang républicain empreintes sur son honneur depuis les troubles de 1854. — A Lyon, il s'est vanté de ne point avoir prévenu l'émeute afin d'avoir lieu de la réprimer et de mesurer les forces des insurgés en face de celles de l'Etat. Il a voulu une guerre paricide et une victoire funeste : il les a eues. Qu'il en cueille aujourd'hui les derniers fruits ! — A Paris, des agents de sa police ont commis des attentats odieux sur des personnes inoffensives, afin d'exciter les mécontents à la vengeance armée. Tels ont été les préludes des massacres de la rue Transnonnain, auxquels il assistait, brave du moins ce jour-là, plus qu'il ne l'avait été le 29 juillet, lorsqu'après avoir recommandé les moyens légaux il était allé se cacher sous les ombrages de Montmorency. Les balles républicaines lui semblaient-elles moins redoutables que celles des Suisses de Charles X ? ou plutôt ne donnait-il pas alors la mesure de sa haine contre la République, comme il avait donné précédemment celle de ses ménagements dynastiques ?

Cette haine des véritables principes révolutionnaires et même des institutions libérales s'est, du reste, suffisamment étalée dans mainte occasion. Ne connaît-on pas le célèbre discours du 15 mars, rupture scandaleuse avec toute la gauche libérale ? M. Thiers n'a-t-il point fait les lois de septembre ? N'est-il point le promoteur des forts détachés ? Ne s'est-il point prononcé contre l'amnistie ? N'a-t-il point ordonné lui-même les traitements odieux auxquels ont été soumis les prisonniers du Mont-Saint-Michel ? Ne s'est-il point prononcé constamment contre l'abaissement du cens électoral ? Et tout récemment, ne s'est-il pas tenu à l'écart des banquets réformistes, absence aussi éloquente que le silence de son organe le *Constitutionnel* ?

Mais ce qui condamne surtout M. Thiers comme l'ennemi acharné de la République française, ce sont deux infames et cyniques propos qu'il a tenus :

L'un lui est échappé quand il a voulu faire tomber la tête de Carrel :

« Il faut bien, a-t-il dit, qu'il en coûte quelque chose pour être chef de la République ! »

L'autre est tombé du haut de la tribune :

« Il n'y a plus qu'horreur et imbécillité dans ce parti (la République) ! »

CONCLUSION.

Voilà l'homme que quelques électeurs, un moment égarés, ont chargé de constituer la République française ! — Voilà l'homme que certaines gens voudraient voir à la tête de la République elle-même !

C'est pour qu'un pareil fléau soit détourné de la France, que nous avons placé M. Thiers au grand jour, à la face de tous et le premier de notre liste, sur ce trône d'infamie que l'on appelle *pilori*.

L. BARRE.

Le Chemin du Pilori.

Le grand, l'illustre, le célèbre général Thomas, le nouveau tranche-montagne, ne veut plus de la Légion-d'Honneur. Et pourquoi donc ? Ah ! c'est un secret... regardez plutôt sa poitrine... il n'y a pas encore de crachat.

Le libraire Hingray, démocrate renforcé, forcené, travaille, dit-on, jour et nuit à inventer, comme complément indispensable de la loi, une mécanique à refouler le peuple. C'est bon à savoir : au besoin nous le mécaniserons.

nérale du département du Nord eût bien fait l'affaire de M. Dosne et de son gendre ; mais, loin d'être vacant, ce poste était occupé par un homme puissamment recommandé. M. Thiers, qu'aucun obstacle ne rebute, fait venir celui-ci, et lui apprend que sa position, comme receveur général, est fort menacée ; qu'il peut en être dépourvu sans compensation au profit d'un candidat appuyé par une influence encore plus élevée que celle qui le soutient lui-même. Le moyen de parer le coup, c'est de solliciter son changement pour un poste moins enviable ; lui, ministre, se fait fort de réparer plus tard cette perte momentanée, etc. — Le financier, effrayé, ébloui, s'empresse de consentir... Et voilà comment M. Dosne a obtenu une recette de 500,000 fr. plus les petits profits, le tout se partageant, assure-t-on, en famille. Le fait est peut-être faux ; mais cela se dit tout bas à Lille et autre part.

Le Rédacteur-Gérant : J. VAUMALE.

Paris. — Imprimerie de SCHNEIDER, rue d'Erfurth, 4.